

Le catholicisme au masculin? Un jeune homme catholique au tournant du siècle,Antoine Manilève (1879-1950)

Caroline Muller

▶ **To cite this version:**

Caroline Muller. Le catholicisme au masculin? Un jeune homme catholique au tournant du siècle,Antoine Manilève (1879-1950). Matthieu Brejon de Lavergnée; Magali Della Sudda. Genre et christianisme. Plaidoyers pour une histoire croisée, 42, Beauchesne, 2014, Bibliothèque Beauchesne. Religions, sociétés, politique, 9782701020334. halshs-01287239

HAL Id: halshs-01287239
https://shs.hal.science/halshs-01287239

Submitted on 14 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le catholicisme au masculin ?
Un jeune homme catholique au tournant du siècle, Antoine Manilève (1879-1950)

Caroline MULLER
Université Lyon 2

Chercher à comprendre l'« histoire de la place du religieux dans le social »[1], c'est considérer que l'adhésion à un système de croyances, et aux rites qui lui correspondent, a des effets sur la construction de l'identité d'un acteur, sur son rapport au monde et aux autres. Pour élucider ce rapport au monde, il devient alors nécessaire d'étudier la manière dont le fait religieux informe les logiques d'action des personnes. D'autres éléments participent à la construction de ces logiques : la race, appartenance à une classe sociale, l'âge, le genre. Je souhaite me pencher ici sur la manière dont s'articule le fait religieux et le genre dans la construction de l'identité des hommes catholiques à la fin du XIX^{e} siècle en France.

Le genre n'est « pas un fait, un donné, c'est un ensemble de pratiques disciplinaires, mais aussi d'actes discursifs, qui fonctionnent, qui s'effectuent »[2]. Dans cette perspective, la construction du genre est un jeu de réitération de gestes qui font la féminité et la masculinité. Cette construction concerne en premier lieu le corps, qui est « façonné par des forces politiques ayant stratégiquement intérêt à faire en sorte qu'il reste fini et constitué par les marqueurs du sexe »[3]. Cette construction est articulée à l'hétérosexualité. Foucault a montré la place occupée par l'Eglise dans la surveillance de la sexualité, qui passe par l'aveu systématique des péchés et la mise en conformité avec un ensemble de normes au premier rang de laquelle on trouve la nécessité d'une sexualité reproductrice. Ces prescriptions autour de la sexualité s'adossent au dogme et aux textes pontificaux tels que les encycliques. L'Eglise catholique participe à la naturalisation et à l'essentialisation de la différence entre les sexes, à la construction d'un système binaire qui attribue des rôles à chacun et dans lequel elle reconnaît la mise en application du plan divin. Le respect de ce plan passe par l'adoption de rôles genrés – donc par leur apprentissage. La lecture catholique du monde a des effets sur le genre : sur les rapports sociaux de sexe, sur la construction de soi comme homme ou femme. Cela conduit à plusieurs questionnements : on peut interroger les effets de l'adhésion au catholicisme dans la construction de la masculinité des hommes catholiques. Quel modèle de masculinité est promu par l'Eglise et ce modèle est-il différent de ceux qui prévalent dans d'autres espaces sociaux ? Au fil du XIX^{e} siècle, l'Eglise identifie des problématiques spécifiques au masculin, ce qui la conduit à élaborer un discours ciblant les hommes. Cette posture a eu un effet sur la pratique catholique masculine.

L'ELABORATION DE MODELES DE GENRE PAR L'EGLISE

Ce discours est visible dans les ouvrages édités par les maisons d'édition catholiques dont les auteurs sont bien souvent des prêtres. On assiste à une floraison de manuels visant à donner aux

[1] Marcel GAUCHET, « De l'histoire politique à l'histoire anthropologique de la religion », avant-propos de Un monde désenchanté ?, Paris, l'Atelier, 2004, p. 9-20.
[2] Elsa DORLIN, *Sexe, genre et sexualités: introduction à la théorie féministe*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 120.
[3] Judith BUTLER, *Trouble dans le genre = (Gender trouble): pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005, p. 69.

parents des conseils éducatifs ainsi qu'au développement de collections destinées directement au jeune public, jeunes filles et jeunes hommes. Ces ouvrages sont le vecteur d'une conception du masculin et du féminin. Ils promeuvent des modèles de comportement genrés auxquels les catholiques doivent se conformer[4].

Dans ces discours, on peut identifier plusieurs éléments qui définissent le masculin. Une problématique récurrente est celle de la sexualité : la vigueur des désirs sexuels masculins, et particulièrement celle des jeunes hommes, serait fondée en nature. Dans le *Guide du jeune homme dans le monde*, la sexualité est traitée dans des termes bibliques : il faut éviter la « tentation », la « chute », le « vice », dangers auxquels est exposée une jeunesse masculine définie comme « une nature puissante ou le sang bouillonne »[5]. C'est là une spécificité du discours adressé aux jeunes hommes : tout en euphémisme, on affirme pourtant le caractère incontournable de la tentation sexuelle à cet âge. La nature du jeune homme façonne sa sexualité. On insiste sur ses risques moraux et sanitaires : les apprentissages sexuels ne peuvent avoir lieu qu'au sein du mariage. Les autorités catholiques critiquent violemment certains comportements courants au sein de la jeunesse masculine, tels que la fréquentation de jeunes femmes avant le mariage, dans les maisons closes ou ailleurs. Les ouvrages recommandent d'éviter toute « occasion », c'est-à-dire de limiter les rencontres avec de jeunes hommes qui auraient de tels comportements mais aussi éviter toute intimité avec les femmes, et même d'éviter de croiser leur regard. En cela, le discours des autorités catholiques rejoint le concert de voix qui s'élèvent dans la seconde partie du XIX^{e} siècle pour moraliser la jeunesse masculine. On retrouve cette dimension de morale sexuelle dans bien d'autres discours non spécifiquement catholiques : cette convergence des modèles a été étudiée par Judith Surkis[6]. Dans cette perspective, la construction de la virilité est assimilée à la construction d'un idéal de modération sexuelle, corrélé à la recherche de la maîtrise de soi. Etre un homme, c'est être capable de réfréner ou de canaliser un mouvement perçu comme instinctif (la pulsion sexuelle). Cette maîtrise de la sexualité passe donc par l'hétérosexualité et le mariage ou l'abstinence. Au sein même du mariage, un homme doit également se montrer capable de modération. La définition de la masculinité intègre le respect de la morale sexuelle prônée par l'Eglise, obéissance d'autant plus méritoire qu'elle est difficile à mettre en œuvre dans une conception naturalisée des désirs masculins.

Quels effets ont pu avoir ces discours dans la construction de la masculinité des hommes catholiques ? Je souhaiterais explorer quelques pistes de réflexion[7] à partir d'une correspondance échangée entre Antoine Manilève (1879-1950) et son directeur de conscience Alfred Baudrillart (1859-1942). Cette correspondance se développe entre 1897 et 1913 et comporte une soixantaine de lettres[8]. Alfred Baudrillart (1859-1942) est une personnalité importante au sein du catholicisme français : prêtre depuis 1893, il est recteur de l'Institut Catholique de Paris à partir de 1907.

---

[4] Voir par exemple Paul de KOCK, *Un jeune homme charmant,* J. Rouff, Paris, 1879. Joseph HERBET, *Direction pour la conscience d'un jeune homme pendant son éducation: ouvrage*, 1854. Élie PUFFENEY, *La morale d'un bon jeune homme,* Ch. Blind, Dôle, 1882.

[5] M.-J.-G. DEBENEY, *Guide du jeune homme dans le monde*, 1866, p. 5.

[6] Judith SURKIS, *Sexing the citizen: morality and masculinity in France, 1870-1920*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 2006.

[7] Ces pistes ne sont encore que des hypothèses issues d'une thèse d'histoire en cours de préparation à l'université Lyon 2 depuis 2012, sous la direction de Bruno Dumons.

[8] Le directeur de conscience est chargé de soutenir et de guider son dirigé sur la voie du progrès spirituel, grâce à des entretiens ou une correspondance. Nous savons par le biais des carnets de Baudrillart qu'il a continué à échanger avec Antoine Manilève après 1913 mais cette correspondance est perdue.

UN JEUNE HOMME CATHOLIQUE AU TOURNANT DU SIECLE : ANTOINE A VINGT ANS

Quelques éléments biographiques

Antoine Manilève naît le 20 septembre 1879 à Rilhac Xaintrie en Corrèze, d'Eugène Manilève, médecin et de Françoise Bourbon, Il passe son enfance dans le château de Rilhac-Xaintrie. Son histoire familiale est marquée par une série de drames : la mort de l'aîné François, puis de la cadette Céline en 1889. Il ne reste qu'une sœur à Antoine, Emilie, « E » dans la correspondance, son aînée d'un an. Son père meurt en 1897 alors qu'Antoine est âgé de 18 ans : la première lettre du corpus relate son agonie. La famille quitte le château et vend le mobilier. Sa soeur et sa mère partent s'installer à Pléaux, à quelques kilomètres, dans une demeure qu'ils rachètent à l'une de ses tantes.
En 1897, date de la première lettre du corpus, il entame sa dernière année au collège Massillon à Paris, tenu par des oratoriens. C'est là qu'il avait rencontré son père spirituel, Alfred Baudrillart, lui-même oratorien. Il réussit le concours de l'Ecole Polytechnique dont il sort en 1902.
Après la mort de son père, la famille semble rencontrer des difficultés financières qui la pousse à vendre le mobilier et les meubles du château. Antoine remercie son père spirituel de l'envoi d'une somme d'argent qu'il promet de lui rendre plus tard. La correspondance ne permet pas de comprendre exactement les événements ayant mené à ces difficultés financières. Elles ont un impact considérable dans la vie des membres de la famille. Antoine emploie ses vacances et son temps libre à gagner un peu d'argent comme précepteur dans deux familles nobles ; sa sœur Emilie se destine à l'enseignement. La situation financière de la famille est présentée comme un frein à l'établissement d'Antoine qui estime qu'il ne peut se marier sans se déclasser.
Il effectue ensuite son service militaire et semble vouloir se destiner à une carrière dans l'armée, ce qui satisfait sa mère qui écrit à Baudrillart en novembre 1900 :

« Et maintenant permettez moi de vous parler un peu d'Antoine. Vous comprenez mieux que personne notre satisfaction à sa soeur et à moi de le voir entrer dans une carrière que son père lui avait choisi et que son travail lui a rendu accessible.[9] »

Pourtant, il renonce à regret à ce projet en 1905 et donne sa démission pour s'établir comme calculateur auxiliaire[10] dans une compagnie d'assurances, le Phénix. La correspondance ne nous permet pas de distinguer les raisons d'une telle démission mais la décision semble avoir été prise sous la contrainte[11].

Sa correspondance mentionne des loisirs peu variés : la lecture et la fréquentation de cercles de sociabilité catholiques, des visites. Il lit l'Echo de Paris, l'Univers, des ouvrages prêtés par Baudrillart, comme ceux d'Ollé Laprune, ou encore reçus à l'Ecole, comme *De la connaissance l'âme* d'Alphonse Gratry. Il dit n'avoir aucun goût des romans[12]. Il n'évoque pas de sorties au théâtre ou au café. C'est peut-être un biais de la correspondance dont l'essentiel est échangé pendant les congés estivaux au cours desquels Antoine Manilève quitte Paris.

[9] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 9 novembre 1900.
[10] Un poste d'actuaire. Ses appointements sont de deux cents francs par mois.
[11] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, carte datée de 1905.
[12] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 11 janvier 1912.

Sa vie est rythmée par la pratique religieuse dont il donne un relevé détaillé à Alfred Baudrillart lorsqu'il lui écrit : ces mentions regroupées en fin de lettres et introduites par une formule : « au point de vue moral ». Il assiste à la messe tous les dimanches, se confesse tous les quinze jours, et communie au rythme d'une fois par semaine environ. La prière est aussi mentionnée, qu'il note son application ou au contraire qu'il déplore son manque de concentration. Il est difficile de savoir quelles sont les pratiques familiales : il est clair que sa sœur et sa mère sont largement intégrées à son entourage catholique puisqu'elles écrivent toutes les deux au père Baudrillart. L'envoi d'Antoine dans un collège catholique signale une confiance minimale du père de famille dans l'Eglise et son enseignement. Evoquant les sentiments de son père à l'égard de son directeur spirituel, Antoine écrit :

« Moi je n'ai pas oublié ce jour là il vous a demandé de veiller sur moi et m'a recommandé de vous écouter toujours. Il vous connaissait pourtant bien peu ! Mais il avait compris qui vous étiez, et comment vous m'aimiez.[13] »

L'intériorisation de la morale sexuelle

Dans quelle mesure Antoine Manilève a-t-il intériorisé les discours visant à construire le type de masculinité attendu d'un homme catholique ? La correspondance révèle un certain nombre de ses préoccupations intimes qui sont à relier aux discours éducatifs qu'il reçoit depuis l'enfance. Les questions sexuelles sont centrales dans les lettres. Il a intégré la nécessité du contrôle sexuel et il rend précisément compte à son directeur de ses difficultés. Aux prises avec l'idéal de chasteté, il tient des comptes de ses tentations et ses luttes :

« Voilà dix huit jours que j'ai quitté Paris ; au point de vue de la pureté, je n'ai rien à me reprocher (ou a peu près). Des tentations, je n'en ai guère eu qu'une fois, devant laquelle j'ai commencé à succomber - mais je me suis repris. Vous connaissez ma faiblesse sur ce point: pour moi est ce assez bien ?[14] »

Ce comportement face à la sexualité tranche avec celui la jeunesse bourgeoise éloignée du catholicisme telle qu'elle est par exemple décrite dans les travaux sur les étudiants[15]. A la fin du XIX^{e} siècle, apprentissages sexuels et liaisons avant le mariage continuent d'être la norme pour la majorité de la jeunesse estudiantine du Quartier latin :

« Sur le plan individuel, ces liaisons étaient partie intégrante de la socialisation amoureuse du jeune bourgeois et lui permettait avec l'accord souvent tacite des familles, ou du moins du père, de vivre sa jeunesse, avant d'atteindre l'âge de la raison, celui du mariage et de la respectabilité »[16].

Il n'est pas question pour Antoine Manilève d'adopter ces comportements ; il a intériorisé l'échelle de valeurs de l'Eglise puisqu'il identifie son penchant pour le plaisir comme son défaut principal.

[13] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre du 19 mai 1903.
[14] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre du 15 septembre 1903.
[15] Pierre MOULINIER, *La naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*, Paris, Belin, 2002.
[16] Lola GONZALEZ-QUIJANO, « 1. France. Entre désir sexuel et sentiments : l'apprentissage amoureux des étudiants du Quartier latin du second XIX^{e} siècle », *Mutations*, 17 mars 2010, n^{o} 1, p. 188.

« Je suis resté, à un moment donné, trois semaines sans m'approcher de la Sainte Table [rature] jamais je n'ai cédé si lâchement à mon triste défaut.[17] »

Le mariage est perçu à l'aune de ses exigences morales : c'est un outil de canalisation de la sexualité, un moyen de lutter contre les « dangers de l'isolement »[18] grâce à l'entrée dans la conjugalité qui légitime les relations sexuelles.

Un rapport spécifique à l'autorité.

Un des vecteurs privilégiés du modèle de masculinité catholique réside dans certains éléments de la pratique religieuse qui visent l'instauration d'un rapport particulier à soi[19] C'est le cas de la confession et de la direction de conscience. La direction de conscience est un des lieux où s'élabore un type de rapport à l'autorité qui n'est pas celui qui prime dans d'autres espaces sociaux. Comme l'écrit Ralph Gibson[20] :

> La culture masculine rend la confession difficile, pas seulement parce qu'elle a appris aux hommes à observer une grande réserve à l'égard de leurs vies privées, mais aussi parce que cette culture les a socialisés dans le sens d'une certaine indépendance d'esprit qui entre en contradiction avec la soumission à l'autorité d'un autre homme. Ce trait culturel est au cœur du modèle républicain et du rejet de l'autorité cléricale (...) Un catholicisme insistant autant sur l'autorité cléricale apparaît largement inacceptable aux yeux d'hommes qui accordent un tel prix à l'illusion de la détermination personnelle.

A rebours de cela, Antoine Manilève place l'obéissance à l'autorité cléricale au cœur de ses choix et de sa vie personnelle. Antoine accepte l'autorité de son confesseur[21] et de son directeur ; ce dernier est consulté sur tous les sujets, même les plus intimes tels que la sexualité ou le choix d'un état et d'une épouse. Il met à distance un modèle de masculinité dont l'un des fondements est l'autonomie absolue – et le rejet de toute autorité religieuse. Il ne cesse de réaffirmer la nécessité pour lui d'échanger avec son père spirituel :

> En dehors de ces six heures de travail par jour, il me restait assez de temps pour me promener à chasser avec mon élève, et causer le soir avec son père, en qui j'ai trouvé vraiment un ami, dont je suis sûr que l'affection ne me fera jamais défaut. Celle là et la vôtre, elles me sont plus chères, je peux dire, que celles, auxquelles je tiens cependant très fermement, de mes camarades d'enfance, parce que cette union

[17] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre du 6 mai 1903.
[18] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre du 1er octobre 1910 : « Je ne suis pas fait pour vivre seul, ce n'est d'ailleurs, je crois, le cas de personne - et s'il est possible d'éviter les dangers de l'isolement, ce n'est certes pas sans difficulté. »
[19] « Le vrai rapport de direction, je crois, consiste en ceci qu'il se fixe pour but, non pas quelque chose comme la richesse, la santé de celui qui est dirigé, mais quelque chose comme la perfection, ou encore la tranquillité de l'âme, ou encore l'absence de passions, la maîtrise de soi, la béatitude, c'est-à-dire un certain rapport de soi à soi » dans Michel FOUCAULT, *Du gouvernement des vivants : cours au Collège de France (1979-1980)*, Paris, EHESS, 2012, p. 227.
[20] Ralph GIBSON, *A social history of french catholicism (1789-1914)*, Londres-New York, Routledge, 1989, p. 189. "Male culture made confession difficult, not only because it imposed on men a deep sense of reserve where their private lives were concerned, but because it prescribed a certain independance of spirit, a refusal to submit oneself to the authority of another man. This cultural trait was at the heart both of republicanism and of the rejection of clerical authority. This was all the more true because the model of catholicism that the clergy was purveyong all the time was a peculiarly hierachical one, according to which the mere fidèle was expected only to watch and pray - and to do as he was told. A catholicism so insistent on clerical authority was widely unnacceptable to men who prized at least the illusion of being self-determining."
[21] Il ne se confesse pas systématiquement à Baudrillart lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de se rencontrer.

de nos coeurs c'est par Dieu qu'elle s'est faite. Vous êtes, en même temps que le seul confident de mes faiblesses, celui qui a le pouvoir de me les faire pardonner, et qui me donnez aussi la force de me relever.[22]

Le directeur de conscience est un élément indispensable du dispositif qui vise à moraliser sa vie et gagner son salut, enjeu essentiel pour le jeune homme. Il a intériorisé l'idée qu'il n'est pas possible de progresser sur le plan moral sans l'aide de son père spirituel. Il ne cesse de donner à Baudrillart des marques d'affection. La formule qui clôt le plus souvent les lettres est ainsi « Votre enfant qui vous aime beaucoup ». Ces liens d'affection et de confiance fondent une correspondance et des échanges au cours desquels Antoine accepte de dire toute la vérité sur lui-même et d'obéir aux conseils qui lui sont donnés. Ces conseils ont une influence considérable dans la formation du jeune homme, d'autant que la relation de direction de conscience a débuté très tôt, alors qu'il était au collège. Alfred Baudrillart le pousse à se conformer au modèle du jeune homme catholique visible dans les ouvrages normatifs. C'est aussi lui qui le rappelle à une éthique de modération et de maîtrise de soi lorsqu'il le juge nécessaire. Cela ne va pas toujours sans difficultés : un épisode en particulier éclaire cela. On comprend au fil de l'année 1911 que sa sœur Emilie entretient une relation avec un des professeurs de l'Institut Catholique. Antoine réagit violemment lorsqu'il découvre la liaison : il menace de se rendre à la Chaldette pour les surprendre et gifler le jeune homme :

De toute manière, je dois partir demain à 8h30, le même train va à Pléaux et à la Chaldette. Je dois être vers 7h chez l'ami de M.L. Voulez vous, après lecture de ma lettre et réflexion, me télégraphier au Phénix en ces termes: "votre idée personnelle est la bonne" auquel cas j'irai à la Chaldette ou "Allez directement à Pléaux" auquel cas je vous écouterai. Si j'étais seul dans la vie, mon parti serait pris, je n'aurais besoin des conseils de personne, même de ceux qui m'aiment le plus et le mieux. Si je fais table rase de ma manière de voir, c'est que je ne suis pas seul, c'est à cause de ma mère, et d'elle seulement. Je voudrais tant lui éviter de perdre ma soeur à jamais. Quant à moi j'aimerais mieux que la pauvre petite fut emportée par la maladie que ** de lier sa vie à celle de ce prêtre infâme, qui trahit tout et tous. Si vous pensiez qu'allant à la Chaldette, je dois ajouter les gifles au reste, ajoutez à votre dépêche au lieu du libellé indiqué plus le mot "complètement".[23]

Dans une situation où il considère que l'honneur familial est engagé, il souligne qu'il est moins enclin à accepter les conseils de son directeur. De son côté, le directeur essaie d'apaiser la colère d'Antoine et d'éviter une manifestation de violence. Si Antoine se plie aux réponses de Baudrillart, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un moment de la correspondance au cours duquel le ton se fait plus vif voire même critique vis-à-vis d'un livre que le directeur semble avoir conseillé à Emilie :

« J'ai lu "L'offrande" que je vous fais remettre. Je ne crois pas que la lecture de ce livre serait profitable à ma pauvre soeur, au contraire peut être.[24] »

La lecture de la correspondance montre qu'Antoine cherche à se conformer au modèle de masculinité décrit dans les ouvrages : il place au centre de sa vie la morale sexuelle de l'Eglise et la soumission aux autorités religieuses. Il convient maintenant de s'interroger sur les vecteurs de transmission de ces éléments qui semblent spécifiques à la masculinité catholique.

[22] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, 21 septembre 1905.
[23] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre non datée, été 1911.
[24] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 11 janvier 1912.

Les vecteurs de transmission d'un modèle : un entre soi.

Le parcours d'Antoine Manilève témoigne de la construction d'un certain type de masculinité qui ne recouvre pas l'expérience d'autres jeunes hommes de la bourgeoisie. Il fréquente des cercles et des lieux particuliers dans lesquels se forge une sociabilité spécifique. Sa trajectoire scolaire s'est déroulée dans des institutions au sein desquelles il n'a cessé de fréquenter ses pairs de la jeunesse catholique[25]. Il est élève au collège Massillon jusqu'au baccalauréat. Il reste très proche de cette institution bien après l'avoir quittée : il s'y rend souvent pour rencontrer d'anciens professeurs ou aumôniers ; il prend rapidement des responsabilités importantes dans l'association des anciens du collège qui organise régulièrement des réunions[26]. C'est là qu'il vient rendre visite à Alfred Baudrillart dans les premières années de la correspondance. Il entre ensuite à l'Ecole Polytechnique : pendant cette période, il fréquente une conférence de Saint-Vincent de Paul[27]. Sa scolarité se déroule donc dans des univers sociaux homogènes au point de vue religieux, partageant des valeurs et des pratiques, construisant un rapport au monde différent de celui d'autres groupes d'étudiants. Dans ces lieux, la jeunesse catholique noue des liens qui se transforment en relations amicales et tissent des réseaux de solidarité.

Cela irrigue ensuite sa vie professionnelle : Alfred Baudrillart utilise son réseau pour proposer des places à Antoine. Une fois installé au Phénix, il reçoit à son tour des demandes de placement de la part de son directeur de conscience :

« Pour Mr. Piriou, voici ce que je crois préférable. Ecrivez moi, comme je vous l'ai déjà dit, une lettre dans laquelle vous me direz tout ce que vous pensez de lui, toutes les raisons qui font qu'on doive s'intéresser à lui, et celles - non moins importantes - qui font qu'on peut compter sur son intelligence et son goût du travail.[28] »

Dans la correspondance, l'entourage amical et professionnel d'Antoine semble exclusivement composé d'hommes catholiques. On y trouve d'anciens camarades de Massillon, de Polytechnique, des prêtres. Antoine souligne les effets de la fréquentation de ces cercles catholiques :

« Le mieux qu'il y a en moi, je le dois à la grâce de Dieu d'abord, à ceux qui m'entourent ensuite. Je prie plus et je prie mieux. Parce que ma foi se fait plus ardente au contact de celle des autres.[29] »

Cette homosociabilité catholique renforce l'intériorisation de valeurs et offre des modèles à suivre, tout en limitant fortement le contact avec d'autres systèmes de pensée et valeurs. Antoine évoque

[25] Comme le souligne Matthieu Brejon de Lavergnée, « La sociabilité masculine, qui structure de manière si forte la société française au XIX^e^ siècle, se construit dès le plus jeune âge » dans Matthieu BREJON DE LAVERGNEE et Jacques-Olivier. BOUDON, *La Société de Saint-Vincent-de-Paul à Paris au XIXe siècle (1833-1871) prosopographie d'une élite catholique fervente*, Lille, Atelier national de Reproduction des Thèses, 2008, p. 473.
[26] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 7 février 1908.
[27] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 7 octobre 1904. Il fait mention d'une conférence qu'il fréquentait auparavant et qu'il souhaite à nouveau rejoindre. La description de la place de ces conférences dans la construction d'un entre soi masculin catholique est disponible dans la thèse de Matthieu Brejon de Lavergnée précédemment citée.
[28] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 12 novembre 1912.
[29] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 15 septembre 1903.

l'importance du « milieu » sur lui et recherche en priorité la compagnie de ses pairs, y compris dans ses choix professionnels :

> Vous vous souvenez ce que je vous écrivais pendant les vacances ? Je n'avais aucune famille, que je sentais si fortement chrétienne, que cette atmosphère m'avait donné une force de résistance que j'ai bientôt perdue ici, en deux mois, je n'avais eu qu'une faute à me reprocher. Ici, c'est comme autrefois, à Massillon, ou à l'X. Ce n'est pas que le milieu soit mauvais, non : il y a du mauvais certes, mais à côté de cela du bon et même du très bon. Au point de vue moral, il y a ici, deux ou trois lieutenants très supérieurs.[30]

Ces lieux, non mixtes, sont des lieux de réitération des gestes du genre : ils offrent des espaces privilégiés d'imitation de comportements, de reproduction des discours sur ce qui « fait » le masculin, de manière plus ou moins ritualisée. Ils remplacent des lieux de mise en scène du masculin qui prévalent dans d'autres univers : le cabaret ou la maison close.

DES EFFETS SUR LA PRATIQUE : UN CATHOLICISME AU MASCULIN ?

Etudiant l'impact du genre sur la pratique religieuse, Ralph Gibson considère que l'écart de pratique entre les hommes et les femmes au XIX^e^ siècle résulte en partie d'une différenciation de genre profondément enracinée dans la société française en général, qui rendrait les femmes plus sensibles à la religion que les hommes[31]. Cette différenciation de genre a eu un impact sur les discours tenus par les autorités catholiques et les stratégies adoptées pour faire progresser le catholicisme. Le clergé ne propose pas les mêmes modèles de comportement aux femmes et aux hommes, ne cherche pas à façonner la piété et les pratiques de la même façon. La correspondance d'Antoine Manilève avec Alfred Baudrillart permet d'éclairer cela. En effet, nous disposons d'autres correspondances échangées à la même époque avec des femmes : il est possible de comparer les conseils donnés en direction à une jeune femme ou à un jeune homme. Si on a pu parler d'un « catholicisme féminisé »[32], existe-t-il un « catholicisme au masculin » ? Comment le genre influe-t-il sur la pratique religieuse et la foi ?

Les adaptations d'une pratique : la direction de conscience au masculin

La direction de conscience est une des pratiques qui connaît un certain succès au sein des catholiques au XIX^e^ siècle en France. Elle attire particulièrement les foudres des anticléricaux : on connaît bien le pamphlet de Michelet qui décrit la direction de conscience comme un lieu de débauche et de domination des femmes par les prêtres[33]. Cette inquiétude de l'influence du clergé auprès des femmes a fixé l'image traditionnelle du « couple de direction » : une femme, un homme

[30] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 6 mai 1903.
[31] Ralph GIBSON, *A social history of french catholicism (1789-1914), op. cit.*, p. 184.
[32] Claude LANGLOIS, René REMOND et Jacques LE GOFF, « Féminisation du catholicisme », *in Histoire de la France religieuse*, Paris, Seuil, 1991, vol.3,. Cette thèse de la « féminisation du catholicisme » est aujourd'hui largement retravaillée et affinée, voir par exemple Patrick PASTURE, *Beyond the feminization thesis: gender and Christianity in modern Europe*, Leuven, Leuven University Press, 2012.
[33] Jules MICHELET, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, Paris, Comptoir des imprimeurs-unis : Hachette : Paulin, 1845, 320 p.

directeur de conscience. Pourtant, les hommes sont nombreux à avoir recours à un père spirituel[34]. Le genre de la personne dirigée a un effet net sur le type de relation qui s'établit avec le directeur. La forme même de la pratique religieuse est infléchie. On ne dirige pas de la même manière un homme et une femme : le clergé a adapté la technique de direction au genre de la personne.
Cela a d'abord un impact sur la construction du lien entre dirigé et directeur. Selon les normes énoncées par les manuels, ce lien doit rester exempt de tout sentiment humain ; la direction ne doit pas devenir une relation interpersonnelle et chacun doit garder à l'esprit que le directeur n'est que l'intermédiaire et l'interprète du plan divin. La mise en application de ce principe, qui est jugé central dans les sources normatives, est différenciée selon le genre de la personne dirigée. Dans le cas d'Antoine Manilève, les deux protagonistes ne prêtent pas d'attention particulière à la question de la distance qui doit exister entre eux. Antoine n'hésite pas à dire toute son affection et sa fidélité à Alfred Baudrillart, qui est une figure de père mais aussi d'ami. Il ne respecte pas le principe de « surnaturalisation » du lien de direction de conscience, qui consiste à toujours médier le sentiment humain par le spirituel. Cela se traduit par une liberté d'expression qui n'existe pas dans les correspondances féminines :

« Je vous quitte en vous disant que je sens chaque jour davantage ce que vous êtes devenu pour moi: je sais que vous m'aimez beaucoup mais ne doutez jamais de l'affection de votre enfant.[35] »

De telles expressions sont absentes des correspondances de direction féminine. La direction d'une femme s'accompagne de contraintes beaucoup plus lourdes. Alfred Baudrillart garde ainsi une distance avec ses dirigées qui n'a rien à voir avec les manifestations d'affection qu'il s'autorise avec Antoine Manilève[36]. Cet écart est visible dans la plupart des correspondances de direction[37]. Lorsqu'un directeur et une dirigée veulent manifester leur affection l'un pour l'autre, ils usent de formulations visant à rappeler sans cesse le statut de l'un et de l'autre dans le lien de direction. Voici par exemple la manière dont l'abbé Frémont donne des marques d'attachement à sa dirigée la vicomtesse d'Adhémar :

> L'harmonie de nos pensées m'a frappé vivement et plus d'une fois, depuis que j'ai l'honneur très immérité d'être votre guide religieux, dans la carrière sacrée de l'amour divin : mais l'accord absolu et parfait de nos deux âmes ne m'avait jamais ému comme hier. La lettre que je vous avais précédemment écrite est l'une des plus graves et la première de cette nature qui soit sortie de mon cœur sacerdotal. Elle a désormais mis le sceau à nos relations saintes[38].

Cette « surnaturalisation » des déclarations d'affection n'est pas de mise dans les correspondances masculines, les épistoliers ne ressentant pas le besoin de se protéger d'éventuels soupçons de séduction. Les manuels de direction insistent sur ce risque et invitent les directeurs à rester à distance de leurs dirigées. Les directeurs, de leur côté, ont aussi lu Michelet et connaissent l'imaginaire attaché à la pratique de la direction de conscience. Ils s'adaptent donc au genre de la personne dirigée – notamment dans le degré de proximité qu'ils s'autorisent.

---

[34] Les fonds d'archives contiennent de nombreuses correspondances d'hommes dirigés.
[35] Archives ICP, R BA 26, correspondance Baudrillart, lettre datée du 7 septembre 1900.
[36] Voir par exemple une autre correspondance présente dans le fonds de l'Institut Catholique de Paris, celle échangée avec Madame Radowska (R BA 35)
[37] Le corpus de thèse est composé d'une douzaine de correspondances de direction.
[38] Georges FREMONT, *Histoire d'une direction. Correspondance de l'abbé Frémont et de la comtesse d'A... T. 1. 1884-1892. T. 2. 1893-1912*, Bloud et Gay, Paris, 1931, lettre du 2 décembre 1884.

Cela se traduit aussi par une gestion différenciée des rapports d'autorité entre directeur et dirigé. En théorie, le directeur a toute latitude pour exprimer son avis. Il peut affirmer son désaccord avec les choix du dirigé, voire donner des ordres qui doivent être respectés – au nom de la source de la légitimité du directeur : Dieu. Cette soumission à l'autorité du directeur est parfois rendue explicite par le vœu d'obéissance par lequel le dirigé s'engage à ne jamais contester les directives reçues. Or, cette pratique du vœu d'obéissance semble concerner exclusivement les directions des femmes[39]. Diriger un homme rend la gestion de l'autorité plus délicate. On juge les hommes moins enclins à accepter des ordres, ce qui est à relier à une conception de la masculinité visible dans les écrits normatifs, qui naturalise l'orgueil comme un défaut masculin. Un élément de la correspondance d'Antoine avec Baudrillart révèle le délicat exercice d'équilibriste auquel doit se livrer le directeur. Il s'agit de la question de l'établissement du jeune homme.

Une version particulière de la pratique religieuse ?

Cette question du genre affecte aussi le contenu des conseils donnés. La comparaison des directions de conscience révèle que le clergé n'insiste pas sur les mêmes éléments avec les hommes qu'avec les femmes. Dans le cadre de la direction de conscience, les hommes viennent en priorité évoquer les difficultés liées à la sexualité et à l'amour, là où ces questions restent secondaires, et rares, chez les femmes. La correspondance d'Antoine Manilève en fournit un bon exemple. Plus de la moitié des lettres aborde soit le « triste défaut », soit l'amour qu'il éprouve à l'égard de sa cousine, ou encore un éventuel mariage. Les sujets abordés en direction sont tournés vers un « catholicisme de morale ». Il n'interroge pas Baudrillart sur les pratiques, la spiritualité, la dévotion. Ce dernier ne semble pas réorienter la conversation puisqu'on ne trouve pas de trace de discussions sur la piété. Antoine rend compte de ses pratiques : l'heure à laquelle il a prié, le jour où il est allé à la messe ; mais il ne cherche pas d'encouragements ou de conseils particuliers sur ces aspects. Le cœur de sa volonté de progrès est la morale. Dans les correspondances de direction féminines de la même époque, les directeurs s'attachent à pousser leurs dirigées vers des pratiques spécifiques, discutent avec elles des moyens d'optimiser la prière, les exhortent à prendre pour modèle la Vierge Marie ou la souffrance du Christ sur la Croix. Ils jouent un véritable rôle dans l'encadrement des pratiques des femmes. Il faut s'interroger sur les raisons de cet infléchissement. Qu'est ce qui pousse le clergé à moduler les aspects du catholicisme mis en avant selon le genre des personnes ? Il est possible de soulever quelques modestes pistes.

Il faut d'abord retourner aux représentations que l'Eglise attache au féminin et au masculin. Comme l'ensemble de la société française de la fin du XIX^{e} siècle, le clergé a intériorisé l'idée d'une nature masculine, c'est-à-dire qu'il attache au masculin une série de caractéristiques innées. La sexualité est un des lieux d'élaboration de cette ligne de partage : les désirs sexuels masculins seraient plus impérieux, ce qui conduit les pédagogues à aborder systématiquement la question dans les manuels à destination des jeunes hommes. Or, la fin du XIX^{e} siècle voit les directives de l'Eglise devenir plus précises sur la gestion de la sexualité[40] : les confesseurs sont invités à aborder ces questions au confessionnal, que les pénitents soient célibataires ou mariés. Un certain nombre de catholiques vit difficilement cette montée des exigences des confesseurs en matière de morale sexuelle : cela expliquerait pourquoi les fonds de correspondances de direction de conscience recèlent autant de discussions autour de la sexualité. Cette surreprésentation serait le produit de

[39] Au sein du corpus consulté, il n'existe aucune mention d'un tel vœu dans les correspondances liant deux hommes.
[40] Claude LANGLOIS, *Le crime d'Onan : le discours catholique sur la limitation des naissances, 1816-1930*, coll. « L'âne d'or », 2005.

deux attitudes : des directeurs plus enclins à poser des questions aux hommes sur le sujet, tributaires d'une vision du masculin qui intègre la pulsion sexuelle comme incontournable ; des dirigés abordant leurs cas de conscience plus fréquemment que les femmes du fait de tabous moins lourds. Pour le plupart des femmes de l'élite catholique du début du XX^{e} siècle, il reste en effet très délicat d'aborder ouvertement la sexualité en entretien. On peut suggérer le même type d'explication au sujet de l'absence de discussions autour de la piété dans les directions masculines. Manifester sa piété est une attitude qui est assimilée à la féminité :

« Mais nous devons rappeler ici l'attention de nos lecteurs sur la piété que les hommes et les jeunes gens sont tentés de regarder comme la vertu des bonnes femmes et qu'ils risquent, par conséquent, de ne pas pratiquer eux mêmes.[41] »

Le refus des directeurs de conscience d'aborder en profondeur la foi et les modèles de spiritualité pourrait ainsi s'expliquer par l'idée que les hommes y seraient moins sensibles – et peut-être par la peur que les jeunes hommes acceptent mal l'insistance sur des aspects du catholicisme jugés « féminins ». Cette moindre exigence au niveau des pratiques peut aussi être reliée à la volonté de conserver les hommes dans l'Eglise dans un contexte où le clergé constate l'affaiblissement de leur attachement au catholicisme. La stratégie de l'Eglise vis-à-vis des femmes est bien différente. Elles sont au cœur du projet de « reconquête » de la société. A un moment où les autorités religieuses ne cessent de perdre du terrain dans la sphère politique du fait des luttes anticléricales qui aboutissent à la Séparation en 1905, les femmes sont perçues comme un moyen de moraliser la société. Ce discours n'est pas spécifiquement catholique[42]. Le maintien de l'éducation des filles par l'Eglise permet d'assurer l'avenir du catholicisme – en formant des mères et des épouses qui pourront influencer leur mari et leurs enfants. Elles sont un outil de conversion des hommes. Comme l'écrit Ralph Gibson,

« L'Eglise a délibérément encouragé les femmes à participer [à la reconquête des âmes], même au risque de l'harmonie conjugale.[43] »

Dès lors, si l'avenir du catholicisme en France dépend des femmes, elles doivent être beaucoup plus étroitement encadrées par l'Eglise que les hommes. L'expérience du catholicisme des hommes et des femmes n'est donc pas la même. « Se vivre catholique » ne revêt pas le même sens selon le genre. Pour Antoine Manilève, être catholique ne signifie pas multiplier les messes et les dévotions – ni même chercher à approfondir sa foi. C'est plutôt respecter une éthique de comportement, remplir fidèlement ses devoirs et obéir aux prescriptions de l'Eglise. Bien qu'il soit difficile de généraliser à partir d'un cas, cette différence entre hommes et femmes dans la manière de vivre son appartenance au catholicisme n'est pas sans conséquences pour le travail de la sociologie et de l'histoire religieuses. En effet, il y a dès lors un biais dans la façon dont on a mesuré l'attachement au catholicisme des hommes. S'ils accordent moins d'importance aux pratiques que les femmes, que leur engagement est vécu selon d'autres modalités, cet attachement devient invisible si nous le mesurons seulement à l'aune de l'assistance à la messe et la confession. Des aspects entiers de

[41] M.-J.-G. DEBENEY, *Guide du jeune homme dans le monde*, *op. cit.*, p. 102.
[42] Sophie DELVALLEZ et Alice PRIMI, « L'épineuse couronne de la féminité. Féminin, religion et politique au lendemain de 1848. France-Allemagne », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 7 avril 2008, n° 28, pp. 95-110.
[43] Ralph GIBSON, *A social history of french catholicism (1789-1914), op. cit.,* p. 182. "*and quite deliberately encouraged women to pursue such a task even at the cost of marital harmony*"

l'expérience d'un homme catholique échappent à la quantification, comme par exemple le respect de la morale sexuelle prônée par l'Eglise.

Le modèle de masculinité proposé aux hommes catholiques en cette fin de siècle n'est pas très différent du modèle de masculinité hégémonique tel que le définit Raewyn Connell : « la configuration des pratiques de genre qui incarne la solution socialement acceptée au problème de la légitimité du patriarcat, et qui garantit (ou qui est utilisée pour garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes »[44]. Cette « configuration des pratiques de genre » est marquée par un idéal de maîtrise de soi, et notamment par un idéal de maîtrise des désirs sexuels sur lesquels tous les discours d'accordent. A la lecture de la correspondance d'Antoine Manilève, c'est la mise en pratique de cette modération qui semble faire sortir les hommes catholiques de la masculinité hégémonique. On observe un réel souci de continence qui tranche avec la mise en scène de la sexualité qui s'opère dans d'autres cercles. En ce sens, la masculinité des hommes catholiques serait alors « complice » pour reprendre la typologie de Connell[45] : elle reprend la plupart des codes du masculin hégémonique sans la réaliser pleinement.
Cette pratique de genre particulière est le produit de l'intériorisation d'une série de normes véhiculée par les autorités de l'Eglise et relayée dans les espaces fréquentés par les hommes catholiques. Ces discours s'adossent à une vision essentialiste des qualités possédées par les femmes et les hommes et répartissent en conséquence leurs rôles dans la société. Cela n'est pas sans effet sur la religion catholique elle-même. Cela influe sur la relation entre le clergé et les hommes : les prêtres semblent insister bien plus sur un « catholicisme de morale » que sur le progrès spirituel et la diffusion des pratiques de piété. Il y aurait donc bien un « catholicisme au masculin » comme il y a eu un « catholicisme au féminin ». Cette expérience spécifique du catholicisme par les hommes questionner la façon dont les sciences sociales ont cherché à mesurer leur attachement religieux. Si cet attachement se vit en priorité dans le plus intime (la sexualité), peser leur présence dans le catholicisme par le biais de statistiques de leurs pratiques affichées pourrait bien avoir conduit à une image incomplète de leur vécu en tant qu'hommes catholiques.

[44] Raewyn CONNELL, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 77. La traduction est issue d'un article publié sur Contretemps.eu : Meoin HAGEGE, Arthur VUATTOUX, « Les masculinités, critique de l'hégémonie, recherche et horizons politiques », 25 octobre 2013, disponible à l'adresse : http://www.contretemps.eu/interventions/masculinités-critique-lhégémonie-recherche-horizons-politiques.
[45] *Ibid.*, p. 71.